

vingt-dix jours, un soir, au coin du feu, pensif et triste, après quelques questions de sa bonne mère, il lui avait avoué qu'il avait remarqué parmi leurs relations une jeune fille, qu'il aimait depuis, et croyait en être aimé.

Il y avait eu dans les yeux de la pauvre vieille une mélancolie navrante, une détresse profonde ; pour la seconde fois — la première, c'était la mort de son mari, — elle avait compris les moments douloureux qui désolent l'existence de toutes les mères, senti le coup qui leur est asséné en plein cœur par le fils chéri quand il leur enlève brusquement la plus grande partie de son amour pour la reporter sur une étrangère, une inconnue dont les yeux sont troublants comme l'eau des lacs profonds et les lèvres tentatrices ainsi qu'un fruit savoureux vers lequel, inexorablement, la bouche se tend. Et elle avait murmuré de ses pauvres lèvres ridées qui tremblaient :

— « Que veux-tu, mon Georges, si tu l'aimes et qu'elle t'aime, mariez-vous. Je ne demande que ton bonheur. »

Et Georges avait épousé Christiane, fille unique de parents aisés. Tout de suite, ils s'étaient aimés passionnément, à la folie : ce grand garçon timide de marin et cette enfant si mignonne et si frêle. Mais au bout de quelques jours, il lui avait fallu tout quitter pour de longues semaines, puis il était revenu et, six mois auparavant il était reparti de nouveau pour le Sénégal. C'avait été pour lui, malgré sa bravoure innée de marin et pour les deux femmes un crève-cœur poignant. Mais avec le devoir et

On était juste au 31 décembre, le lendemain c'était le jour de l'An. Quel plaisir immense il allait avoir à embrasser sa Christiane chérie et sa pauvre vieille mère ! Comment allait-il les trouver ? En bonne santé sans doute. Il avait reçu au moment de s'embarquer une lettre de sa femme ; elle lui annonçait qu'il devait lâter son retour, car dans un mois l'adorée aurait mis au monde un tout petit bébé rose qui représenterait la fleur de leur vie.

Puis il pensait combien, elle, la si coquette jeune femme, malgré les appréhensions qui devaient à présent l'inquiéter, serait joyeuse quand, le soir même, il allait pouvoir lui offrir ses étrennes, des étrennes magnifiques et point banales comme celles qui se vendent à Paris. Il eut un frisson en se disant que, pour le remercier de tout cela, elle lui prendrait la tête dans ses bras, l'attirerait vers la sienne et lui donnerait longuement ses lèvres parfumées à baiser.

Puis, ayant écarté le rideau, frotté son doigt sur la vitre ambuée afin de la rendre claire, il laissa s'en aller sur la plaine blanche à perte de vue, blanche d'une neige ouatée, la plaine sans villages et sans vie, un long regard chargé de bonheur et de félicité.

A quatre heures et demie, le rapide arrivait à la gare d'Orléans. Et, quelques minutes plus tard, il était là, embrassant tour à tour sa mère, Christiane et le bébé rose, le mignon qui agitait ses bras dans les rubans de la barcelonnette, semblant un ange oublié au milieu d'un tas de dentelles.

Pais la vieille conta tout ; les inquiétudes, l'ivresse du présent, Christiane souriait, belle davantage qu'elle ne l'avait jamais été. Dans les yeux caressants de son beau lieutenant dont la peau s'était un peu bronzée au soleil d'Afrique, elle laissait se fondre les regards de ses yeux d'azur.

Et tout d'un coup, il lui souhaita la bonne année, lui dit qu'il lui avait apporté, comme étrennes, les plus belles parures qu'il avait pu trouver aux pays équatoriaux. Il manifesta l'intention d'envoyer chercher ses malles tout de suite afin de les déballer et de lui montrer plus tôt les présents qu'il était si heureux de lui offrir en ce jour de fête.

Mais ses yeux ne brillèrent pas davantage ; aucune expression de plaisir n'augmenta le contentement qui se lisait sur sa jolie figure. Elle tenait la main de son cher aimé, et murmura seulement comme une réponse :

— « Mère, apportez-moi le petit ange : je voudrais l'embrasser. »

Et quand l'enfant rose fut près d'elle, la montrant de la main qu'elle eut la force de lever et tendant sa bouche à Georges, sous les regards mouillés de la pauvre vieille mère, elle ajouta : « Oh ! mon amour, je ne veux plus rien : j'ai eu cette année les belles étrennes de ma vie ; les voilà, elles seront les tiennes, n'est-ce pas ? »

PAUL ROUGET.

CE QUE M'A RACONTÉ L'ONCLE JEAN — (Suite et fin)



IV

— J'arrive. J'essaie deux ou trois de mes clefs sans résultat. Enfin en voilà une qui fait l'affaire. Et j'entre...



V

... Miséricorde ! Quelle réception j'ai eue là ! Voilà-t-il pas que Gourdouche, me prenant pour un voleur, me saute dessus et m'assomme à moitié.

l'honneur, on ne transige pas. Georges avait pu s'arracher aux larmes de la vieille mère et de la jeune épouse pour regagner son vaisseau : l'*Aleçon*. Et, au gré du sort, il s'en était allé vers ces pays équatoriaux où le soleil calcine, où la mer a des reflets vermeils, où les hommes sont atrocement laids et les oiseaux merveilleusement jolis. Il avait vaincu les fauves altérés de sang, les hommes noirs plus redoutables encore, la fièvre jaune qui consume et fait mourir à petit feu. Il revenait fort, plein de vie, heureux. Et il avait songé à la coquetterie de sa petite Christiane, à ce péché mignon dont elle s'était si gentiment confessée à lui quand il n'était encore que son fiancé, un soir de fête, où ils avaient dansé une lente valse inoubliable.

Elle aimait les parures, les colifichets qui, choisis et portés avec goût, doublent la beauté d'une femme déjà jolie. Lui, au lieu de la gronder de ce défaut, le lui avait en quelque sorte recommandé au contraire en la gâtant, la câlinant et lui offrant tout ce qu'elle désirait. Là-bas, à Dakar, il lui avait acheté un collier de perles magnifiques, puis des tapis rares et admirables ; enfin, un éventail superbe de plumes qui, près d'un trafiquant lui avait coûté très cher.

Et dans le coin du compartiment qui l'emportait à travers les plaines de l'Orléanais, à demi couché sur les coussins moelleux, suivant des yeux les volutes bleuâtres que faisait la fumée de sa cigarette, il songeait.



VI

Je crie : ... au secours ! à l'assassin et... arrive un homme de police qui, paraît-il, me suivait depuis une heure. Il voulait absolument m'emmener à la station.



VII

Enfin, tout s'est expliqué. On m'a reconnu. Gourdouche a payé une traite formidable et l'homme de police a ri. Il était désarmé. C'est égal, jamais de ma vie je ne me déguiserai en bonhomme Noël !